

ans je m'occupe de l'expédition qui a eu lieu aujourd'hui ; que toutes mes mesures sont prises ! Demain, je te le répète, l'heure de la vengeance sonnera pour nous ! . . .

Montbars, sans entrer dans aucune explication avec de Morvan alla aussitôt trouver le baron de Pointis.

—Amiral, lui dit-il, il est inutile que vous songiez à vous emparer de Carthagène par un siège régulier. Ordonnez à quelques-uns de vos vaisseaux de canonner vivement la ville pendant la journée de demain et elle se rendra à la fin du jour.

L'amiral, à ces étranges paroles, regarda Montbars avec une grande stupéfaction. Connaissant l'immense portée d'esprit du célèbre flibustier, sa science profonde de la guerre, sa rare sagacité, il fut tenté de croire, en l'entendant émettre une opinion aussi absurde, que son esprit était dérangé.

—Baron, reprit Montbars en souriant, votre air m'apprend la triste opinion que vous avez en ce moment de ma personne. Que trouvez-vous donc de si étonnant à ce que je me sois occupé, de mon côté, du succès de notre entreprise ? Il est vrai, —j'en conviens, —que j'ai donné peu d'attention aux mouvements des troupes. Je savais qu'elles s'empareraient tôt ou tard de Gezemanie ; cela me suffisait. Après tout, que vous importe de faire canonner et bombarder demain Carthagène ? En supposant que cette mesure soit inutile, elle ne compromettra en rien le sort de l'armée.

—Il sera fait selon vos désirs, de Montbars, répondit le baron de Pointis ; mais que le diable m'emporte si je comprends un mot à vos énigmes !

Le lendemain, le vaisseau amiral le *Sceptre* le *Vermandois* et la *Galiote*, ouvrirent le feu sur la ville.

À trois heures, on vit flotter deux drapeaux de parlementaires ; le gouverneur de la ville assiégée demandait une nouvelle entrevue : seulement, cette fois, il désirait voir l'amiral français en personne.

—Envoyez à don Sanche Ximenès vos conditions, lui dit Montbars, et ne vous dérangez pas !

Le baron de Pointis, extrêmement étonné de voir la prédiction de Montbars recevoir si tôt un commencement d'exécution, s'empressa de se rendre à son désir.

—Surtout, ajouta Montbars, faites prévenir d'une façon bien catégorique et bien formelle le *senor Ximenès* que, s'il refuse le traité que vous êtes assez bon pour accorder à ses instances, vous agirez envers la garnison de la ville haute comme pour celle de Gezemanie : on la passera au fil de l'épée.

Le lendemain, 3 mai, le gouverneur don Sanche Ximenès acceptait et signait la capitulation.

Ducasse envoya un détachement de flibustiers occuper un des côtés du bastion de Sainte-Catherine et un des côtés de la porte de la ville.

Les grenadiers s'établirent sur les remparts et gardèrent les avenues.

—Eh bien ! amiral, —dit Montbars au baron de Pointis, que ne pouvait revenir de la joie et de la surprise que lui causait la reddition si imprévue de la ville, —me suis-je trompé ? Je ne veux pas exciter plus longtemps votre curiosité.

La prise de Carthagène me coûte deux cent mille livres que j'ai répandues parmi d'anciens condamnés aux galères, actuellement incorporés dans les troupes espagnoles ! Ces braves gens, peu désireux de tomber entre nos mains, ont exécutés avec un empressement plein de zèle l'ordre que je leur avais donné de fromenter une sédition ! . . .

Menacé par l'armée française au dehors et par les siens au dedans, le gouverneur Xime-

nès ne pouvait pas tenir : il devait forcément se rendre.

Le 4 mai, au point du jour, le gouverneur espagnol sortit de la ville, à la tête de sept cents hommes.

De Morvan regarda défilé cette garnison avec une attention extrême ; son regard examina l'un après l'autre les sept cents soldats dont elle se composait.

—Bien ! murmura-t-il, mon ordre a été exécuté, l'assassin reste en mon pouvoir.

Immédiatement après le départ de la garnison, le baron de Pointis entra à la tête de l'armée française dans Carthagène.

Son premier acte fut de se rendre à la cathédrale, où il fit chanter un *Te Deum* et prier pour la gloire de Sa Majesté Louis XIV.

La victoire remportée, le soldat, redevenu codrtisan, songeait à exploiter son triomphe.

### III

Pendant que les voûtes de la cathédrale retentissaient des chants religieux, Montbars, à la tête d'une dizaine de flibustiers et accompagné de de Morvan, frappait à la porte de l'une des plus belles maisons de la ville.

—Quel air sombre ! . . . Où me mènes-tu donc ? lui demanda le chevalier.

—C'est dans cette maison que se trouve l'assassin de ton père, lui répondit Montbars.

À ces mots, de Morvan pâlit ; une expression d'implacable férocité se peignit sur son visage, et s'élançant sur la porte avec une furieuse énergie, il essaya de la renverser.

—Jetez cette porte bas, mes amis, dit Montbars en s'adressant à ses flibustiers, nous ne sommes pas des gens que l'on fait attendre.

Quoique l'amiral de Pointis eût, avant d'entrer dans la ville, publié un ordre du jour qui menaçait de la peine de mort tout soldat ou flibustier qui tenterait de pénétrer par force dans la demeure d'un des habitants de Carthagène, les Frères-la-Côte n'hésitèrent pas à obéir ; ils savaient que, convertis par la responsabilité de Montbars, ils n'avaient rien à craindre. En moins d'une minute la porte fut arrachée de ses gonds.

—Arrête, Louis ! dit Montbars, qui, saisissant le jeune homme au moment où il s'élançait, le tint immobile sous sa main de fer ; laisse-moi passer le premier.

À peine le chef de la flibuste venait-il de franchir le seuil, qu'un Espagnol, un domestique, à en juger par la livrée dont il était revêtu, s'élança à sa rencontre, un pistolet dans chaque main, et fit feu sur lui à bout portant.

Montbars arracha son pourpoint, et montrant une cuirasse qui recouvrait sa poitrine :

—Je tenais tellement à ma chère vengeance, dit-il, que, dans la peur de la perdre, je n'ai pas eu honte de me précautionner contre la mort.

Se précipitant alors sur le domestique espagnol, il le prit à la gorge, puis le renversant dans le corridor d'entrée et lui mettant le pied sur le corps :

—Cette homme, comte de Morvan, s'écria-t-il, est l'assassin de ton père !

Le jeune homme resta un moment frappé de stupeur, anéanti : dans le prétendu domestique, il venait de reconnaître le père de Nativa, le comte de Monterey.

Le grand d'Espagne tout étourdi de la brusque attaque de Montbars, n'avait point pris garde à ses paroles : il crut avoir tout bonnement affaire à des flibustiers ordinaires, et la première pensée qui se présenta à son esprit, lorsqu'il se releva, fut que ces *ladrones* n'en voulaient qu'à ses richesses.

Il se repentit de la sottise vanité qui l'avait conduit à se compromettre, et résolut de se débarrasser, au prix de n'importe quel sacrifice pécuniaire, de la présence de ses désagréables visiteurs.

Néanmoins la haine qu'il ressentait pour les Français était si vive, qu'il ne put prendre sur lui d'adresser courtoisement la parole à ceux dont son sort dépendait.

Ce fut d'un ton rogue et hautain qu'il entama la conversation.

La capitulation signée d'hier aurait dû me préserver de vos violences et de vos insultes, dit-il ; puis à quoi bon récriminer ! Vous avez pour vous la force et vous ignorez les premières notions de l'honneur ; allons droit au fait. Vous voulez de l'or, n'est-ce pas ? Soit. À quel taux fixez-vous ma rançon ?

—Ce n'est pas ici que je dois te répondre. Mes amis, ajouta-t-il en se tournant vers ses flibustiers, liez solidement les membres de ce misérable et suivez-moi.

Les Frères-la-Côte exécutèrent aussitôt l'ordre de leur chef avec un empressement et une dextérité qui prouvaient combien cet ordre leur était agréable et la grande habitude qu'ils avaient de ces sortes de choses.

Montbars, prenant la tête du cortège, traversa le long corridor qui se trouve à l'entrée de toutes les maisons espagnoles, et entra dans une cour vaste et spacieuse à laquelle elle aboutissait.

Le *senor Sandoval*, comte de Monterey, blême de rage, avait toutes les peines imaginables à contenir l'expression de sa colère.

—Veux-tu dix mille piastres ? dit-il enfin à Montbars.

Le flibustier sourit, mais d'une façon si sinistre que l'Espagnol se sentit froid au cœur. Toutefois, soutenu par sa fierté, il fit bonne contenance.

—Va, pour quinze mille piastres, reprit-il. J'ai hâte, je l'avoue, d'être délivré de votre présence.

—Que penses-tu, chevalier, de cette proposition ? demanda Montbars d'un ton railleur à de Morvan : trouves-tu que cette somme paye le sang de ton père ?

Le jeune homme depuis le commencement de cette scène, était en proie à une fureur concentrée réellement surhumaine, l'horrible et ignominieux supplice jugé par le comte, s'était représenté à son esprit dans ses moindres détails ; il avait entendu le sifflement du fouet lacérant la victime, compter les coups, vu jaillir le sang, assisté à l'épouvantable agonie de son père.

Une sueur froide perlait sur le front du malheureux jeune homme, son cœur battait avec une douloureuse violence ; une seule pensée absorbait toutes ses facultés, trouver le moyen d'égaliser le châtement au crime.

La question de Montbars, en le rappelant à la réalité, fit faire explosion à sa fureur.

—Ce que je veux, s'écria-t-il en s'élançant vers le comte, c'est tout le sang de tes veines, c'est t'infliger toutes les souffrances que ton corps est capable de supporter !

—Prenez garde, dit froidement Sandoval, vous allez perdre une magnifique occasion, manquer une excellente affaire. Quinze mille piastres, pour quelques gouttes de sang, c'est bien cher, surtout lorsque comme vous on ne vit que pour l'or.

De Morvan allait répondre, Montbars l'en empêcha.

Le plaçant droit, immobile devant le comte, et le défiant d'un regard ardent :

—Sandoval, lui dit-il, en nous prenant pour des *ladrones*, tu te trompes grossièrement. Nous sommes tes créanciers, et nous venons simplement réclamer le montant d'une dette sacrée ! . . . Regarde-moi donc bien en face ; ne me reconnais-tu pas ?